



Rédaction-Administration: 7, Rue Lafayette, LANDERNEAU (Finist.)

Abonnements. ... Un an: 40 Fr. — 6 mois: 22 Fr. — 3 mois: 12 Fr. — C. post. Mlle Leclerc, 28.556 Rennes



(Photo Le Merdy. Concarneau).

LES CONTES DU ROUET.

VONNETTE, la fileuse



« Il me souvient, me dit le vieux Rouet; d'une jeune femme, qui était paresseuse et qui me délaissait souvent pour aller chez les uns et les autres bavarder et faire mille commérages.

— Que veux-tu, vieux Rouet, de tout temps il y eût des paresseuses et des bavardes.

— Oui, mais ce sont là deux vilains défauts. Enfin, cette jeune femme s'en corrigea grâce au Diable.

— Alors, raconte vite, vieux Rouet. Je devine qu'elle ne sera pas banale l'histoire d'aujourd'hui. Comme mes petits enfants vont être heureux !

(Suite page 2)

O LO LE VOTRE " KANNAD "

Les bretonnants auront accueilli avec joie ce sous-titre !... KANNAD veut tout simplement dire **Messenger** ! Je vois votre sourire à tous : Vous avez compris qu'Olole se présente en **Messenger** ! Messenger au service d'un bel idéal, qui chaque semaine vous enthousiasmera, vous instruira et vous distraira...

Et ce nouveau format, vous plaît-il ? Olole a dû s'imposer ce changement parce que son ravitaillement en papier se fait très difficile et Olole n'a pas les moyens dont disposent les illustrés parisiens, qui, la plupart sont condamnables à tous les points de vue.

Mais, remarquez bien ceci : ce numéro de huit pages contient plus de « choses » qu'un numéro à quatre pages, ancien format ! Examinez-le bien : 2 contes ; les nouvelles **Aventures de Mat'lin**, qui, à elle seule, valent bien 20 sous ; 2 films ; un roman ; des variétés. Le tout illustré et en deux couleurs.

Enfin, avez-vous pensé que notre nouveau format vous permettra d'avoir une belle collection facile à relier et à ranger ?

Et vous conclurez avec moi : C'est vrai ! Notre KANNAD a vraiment belle allure. malgré les **TADIG OLOLE** !

VONNETTE, la fileuse (suite de la 1^{re} page)

Le vieux Rouet aimait se faire valoir et se donnait de l'importance. Ses récits y gagnaient car ils éveillaient à l'avance toute mon attention. Puis, de même qu'en T. S. F., un air connu précède les informations, lui me décochait une série de « Rraouuu... rraouuu, rraouuu... », ce qui dans son langage signifiait : « Attention... attention... je vais commencer ».

« Une aieule prudente et sage, me dit-il, n'avait laissé en héritage à Vonnette. Hélas ! celle-ci ne ressemblait pas à sa grand-mère. Elle me délaissait souvent pour s'adonner à sa paresse et aussi à son bavardage. Et tant paresse, la Vonnette, tant racontait et tant bavardait, qu'elle ne s'usait pas la langue, chose impossible car il y aurait trop de moustes, mais qu'un jour son travail se trouvait tellement en retard, qu'elle même en eût honte ».

« Il va pourtant falloir que le malin mette, dit-elle. Mes clients sont mécontents et mon mari gronde. Ah ! je donnerais bien mon âme au Diable pour que soit filé ce maudit tas de lin ».

« Ne faut jamais, voyez-vous, faire des souhaits imprudents. Le diable justement rôdait, invisible, par la maison et entendit le vœu de la fileuse. Il se montra, mais pour ne pas effrayer Vonnette, il apparut en beau Monsieur ».

« Bonjour, madame, lui dit-il, avec une apparence honnête. Le travail ne chôme pas, il me semble ».

« Non, répondit Vonnette. Voyez, j'ai tout ce lin à filer. On me le réclame depuis longtemps, et mon mari me gronde ».

« Bast ! les maris sont tous grondeurs, ma pauvre dame. Et votre vieil outil n'a pas l'air d'avancer vite ! ».

« Pensez donc, interrompit le Rouet, c'est moi que le Diable traitait de vieil outil et le mari de grondeur : les deux plus honnêtes et les plus travailleurs de la maison ! ».

« Et rraouuu... rraouuu... Le Diable alors se mit à flatter Vonnette et à lui parler beau, aussi le rusé personnage parvint-il à ses fins. Vonnette causa comme elle ne l'avait encore jamais fait... et le lin ne fut pas filé ».

« Que diriez-vous dame Vonnette, lui dit enfin le Malin si je faisais tout votre ouvrage ? ».

« Oh ! dit-elle en riant, vous ne le pourriez point ! ».

« C'est ce qui vous trompe. Je suis très puissant et j'ai plus d'un tour dans mon sac ».

« Mais qui êtes-vous donc et comment vous appelez-vous ? ».

« Qui je suis ? A vous de le deviner. Mais mon nom, je vais vous le dire. Je ferai mieux encore si vous le voulez ».

« Et quoi donc ? ».

« Je filerai votre tas de lin dont vous ne pourriez seule venir à bout et cela sans que personne ne le sache. Puis, dans un an, jour pour jour, je viendrai vous demander si vous vous rappelez mon nom. Si vous vous en souvenez, je me retirerai. Mais si vous l'avez oublié, je vous rappellerai les paroles que vous prononciez tout à l'heure ».

« Je donne-rais mon âme au Diable pour que soit filé ce maudit tas de lin » et votre âme sera à moi ».

« L'étourdie éclata de rire : « Confiez-moi votre nom, dit-elle, et soyez sûr que dans un an je m'en souviendrai ».

« Eh bien ! dit le Malin, je m'appelle « Gendrefon ». Et, sur ce, au revoir, dame Vonnette. Vous pouvez maintenant vous reposer et bavarder tout à votre aise. Dans un an je reviendrai ».

Alors, voilà la paresseuse qui paresse plus que jamais et bavarda à rendre des points à toutes les commères voisines. Puis, le temps passa et le mari ne gronda plus car tout le lin se trouva filé. Mais, un jour, Vonnette se souvint de l'étrange vision qu'elle avait eue et constata avec épouvante qu'elle ne se rappelait plus, mais plus du tout, le nom qu'il lui avait été confié. Elle fit des efforts de mémoire inouïs. Peine perdue, le nom sans doute était ensorcelé. Cela la fit réfléchir et on ne la vit plus dans les réunions. Elle resta chez elle, travailla beaucoup en redisant sans cesse : « Mais quel est ce nom ? Quel est-il ? ».

Hélas ! l'échéance approchait et sa mémoire était toujours indécise.

« Ah ! ma pauvre femme, j'ai eu si peur, que j'en tremble encore ! ».

« Que t'est-il arrivé ? ».

« Figure-toi qu'en passant la rivière, j'ai vu sur le pont un personnage tout noir qui chantait. Une ronde de mortuaires dansait autour de lui. J'ai cru voir des démons ».

« Et que chantait ce personnage ? ».

« Une chanson qui ne ressemble pas aux nôtres. Écoute : ».

« Elle a oublié mon nom ».

« Ah ! m'appelle... Je m'appelle... ».

« Ah ! voilà que je ne me rappelle plus le nom ».

« Oh ! Yann, supplia Vonnette, rappelle-toi, tâche de te rappeler. Redis la chanson... le nom va te revenir ».

« Yann lui obéit : « Je m'appelle... Ah ! voilà... Je m'appelle : Gendrefon ».



Elle se disait avec terreur : « C'était sûrement le Diable et je lui ai vendu mon âme ».

« Alors elle fit le vœu de se corriger et de travailler pour les pauvres si elle se rappelait le nom. Mais rien, elle se rappelait plus rien. Huit jours maintenant les séparait du terme fatal. Vonnette déprimée et devenant de plus en plus triste. Quelques jours s'écoulèrent encore qui l'amènèrent à la veille du terme maudit. Ah ! que n'eût-elle fait pour n'avoir jamais donné prise aux convulsions du Malin. Si elle eût été travailleuse et sérieuse, jamais il ne l'aurait tentée ou elle aurait su résister à la tentation. Elle réfléchissait ainsi quand tout à coup la porte s'ouvrit et Vonnette tressaillit, mais ce n'était que son mari. Cependant il était si pâle, il paraissait si bouleversé que Vonnette en recut le contre-coup : « Qu'est-ce donc, mon homme ? dit-elle ».

Vonnette poussa un grand cri et se précipita. Son mari la serra et la fit revenir à elle. Sauvé ! Elle était sauvée !

Le lendemain soir on frappa à la porte : c'était le Diable qui arrivait plein d'assurance : « Eh bien, dame Vonnette, dit-il, j'ai filé votre lin et l'année est écoulée. Vous rappelez-vous mon nom ? ».

« Oui, dit-elle, vous vous appelez « Gendrefon » ».

« Le diable alors fit un grand bond ».

« Vonnette, qui s'était munie d'eau bénite, en aspergea abondamment ; il disparut aussitôt ».

Vonnette se corrigea et devint le modèle du pays. Enserable, et pendant des années, nous avons travaillé pour les pauvres. Et rraouuu... rraouuu... voilà la morale de mon histoire, ajouta le Rouet, c'est que le travail éloigne la tentation et que la Charité est la reine des Vertus ».

LE ROUET.

Le Merveilleux voyage de Matilin an Dall à travers les siècles bretons

1. LE BARZAZ-BREIZ



Certain jour, au cours de leur fandonnée, Matilin-an-Dall et Korrig firent une trouvaille. Ils se promenaient du côté de Korriker où naquit et vécut le génial Hersart de la Villemarqué, père du « Barzaz-Breiz ». Ce qu'ils trouvèrent sous un vieux chêne, c'était justement un exemplaire de cet ouvrage.

L'auteur l'avait laissé là pour aller se promener avec le poète Breiz, son grand ami. Korrig ne sait pas lire et Matilin n'y voit pas.



Matilin se trouva plongé dans le ravissement. Il le dit franchement. Quant à Korrig, s'il ne dit rien, il n'en était pas moins très ému. En chœur, ils déclarèrent souhaiter de connaître ces temps héroïques de « l'Histoire de Bretagne ».

« Qu'à cela ne tienne ! j'ai le pouvoir d'exaucer ce vœu ! répondit Gwennigal ».

La petite fée prit le volume, l'ouvrit et le parcourut des yeux.



La petite fée toucha l'homme et le Korrikan de sa baguette de roseau. Aussitôt, le bombardier et son compagnon se mirent à rapetisser considérablement, ramenés à la dimension de pousses du plus petit modèle. Le « Barzaz Breiz » était resté ouvert sur l'herbe. Gwennigal les plaça dessus, après s'être elle-même diminuée de volume.

Puis, elle se mit à chanter quelques-uns des morceaux épiques que l'auteur a rassemblés dans son livre. Elle chanta notamment « Le Breiz ». Une musique divine l'accompagnait en sourdine. C'était, à n'en pas douter, et bien qu'il restât invisible, le barde d'autrefois, Merlin, qui jouait de la harpe en l'honneur de Matilin, le barde moderne.



Et voilà nos trois héros introduits dans le « Barzaz-Breiz », lancés à travers l'espace et le temps, à l'avance au grand honneur d'assister à des spectacles grandioses. À participer à des actions héroï-comiques auxquelles nous vous convions à assister vous-même, ami lecteur.

La semaine prochaine : LE DERNIER DRUIDE

Notre petite histoire bretonne :

PAKET BRAO !



LE ROUET.

A LA DÉCOUVERTE DE KER-Y'S, la mystérieuse cité sous-marine

Texte et dessins de LORTAC

RÉSUMÉ. — L'ingénieur Le Floch, qui veut arrêter la haine de Daumarnes, dans le but de traverser Ker-Y's, est poursuivi par la haine d'ennemis inconnus. Le détective Ringois chargé de les rechercher demande au jeune breton Tanguy BOULDU de l'aider dans sa tâche difficile. L'enfant accepte.



— Messieurs, je renonce à m'occuper de cette affaire ! Trois attentats contre moi en un jour, c'est trop pour un seul homme !
— Avouez-le, vous avez peur ?
— Non, mais à quoi bon me faire tuer sans même vous être utile ? Adieu ! Je regagne Paris !



Vraiment pas de chance, Le Floch. Il faut immédiatement engager un autre détective, un Anglais de préférence, croyez-moi...
— Bah ! Inutile ! Honnêtement, nous sommes dans les mains de Dieu ! Remettons-nous en à Lui du soin de nous garder ! L'aperons qu'il nous laissera accomplir...



...Jusqu'au bout notre grande tâche : arrêter la haine de Daumarnes ! Ce n'est pas une petite affaire ! Rendez-vous compte de la longueur des digues qu'il faudra jeter de la pointe de Lédé jusqu'à Kermel pour établir un barrage ! Un travail de géants, ni plus ni moins !



Grâce à vos capitaux, O'Donnell, mon cher associé, je vais pouvoir engager deux mille ouvriers. J'ai annoncé dans les journaux que l'embauche commencerait ce matin. A l'emplacement du futur chantier. Voyez donc, il y a déjà foule pour vous attendre. Mes projets vont enfin se réaliser !
Le Floch et O'Donnell examinent



personnellement les papiers des candidats. Mais ceux-ci sont tellement nombreux qu'il est impossible de procéder à une enquête sur chacun d'eux. Il y a là des hommes venus de tous les pays du monde et forcément, parmi eux, il est fort possible qu'il se soit glissé quelques brois galeux, parfaitement indésirables !
— Fais attention, papa ! Parfaitement !



les ouvriers que tu viens d'embaucher, j'en ai remarqué quelques-uns qui ont de ces têtes de brutes ! Celui-ci, par exemple : ce barbu, regarde-le bien, une vraie tête d'assassin !
— Possible, mais c'est un de ceux qui possèdent les meilleurs certificats ! A quoi se fier, sinon à ces papiers, pour faire la sélection ? Par la suite, on verra !



— Dites donc, les copains, si on la repêche, cette fameuse ville sous-marine de KER-Y'S, comme on dit qu'elle fourmille de trésors, le moment venu, on se débrouillera bien pour s'en approprier notre part, en douceur, n'est-ce pas ?
— Et comment ! Associons-nous en prévision de ce projet ! Tu en es, toi, le barbu ?
— Tu parles ! Plutôt deux fois qu'une !



— Donnez Tanguy. Comment vas-tu ?
— Mais, Monsieur, je ne vous connais pas !
— Faut-il que j'ôte ma fausse barbe ?
— Oh ! M'sieu Ringois ! ça, par exemple !
— Chut ! Prends cette lettre et arrange-toi pour la déposer, sans être vu, sur le bureau de M. Le Floch ! Au revoir !



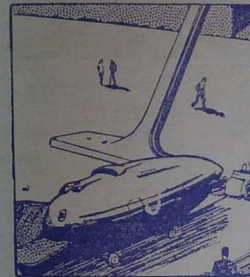
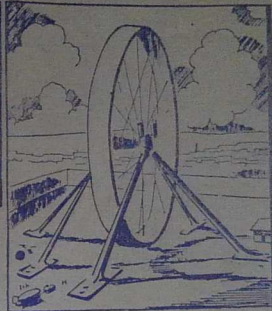
— Bonjour, Monsieur, je viens de dire que papa n'a pas pris de poison aujourd'hui, et que par conséquent tu devras préparer autre chose pour le dîner de M. Le Floch ! (Et, tout en parlant, l'apprenti détective dépose adroitement la lettre sur le bureau de l'ingénieur.)

(Dans notre prochain numéro : BONNE ET MAUVAISE FÉE)

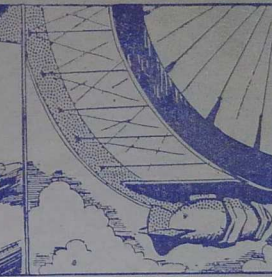
Le Bolide Stratosphérique



Yves et Poi Le Hénaff, ingénieurs, se préparent à l'exploration des planètes de notre système solaire.



Une fusée de leur invention, lancée dans l'infini à l'aide d'une roue de 160 mètres de diamètre, selon le principe de la fronde les véhiculera. On approche la fusée de la foue propulsive, de



forts crampons automatiques maintiennent l'engin. Les explorateurs se font des mains.



C'est une suprême minute. Aucune inquiétude ne se lit sur leur visage. Ils s'enferment courageusement.



à suivre.

PARENTS
Lisez "la Bretagne"
Le grand quotidien breton
Le journal de l'élite
En vente partout
(Direction 19, Rue de la Monnaie Rennes).

Me a zesk brezoneg
est le manuel idéal pour apprendre aux enfants la langue bretonne !
Un ouvrage de 250 pages illustrées
Approbation de S. E. Mgr Duparc
Prix de l'Unité : 18 Fr.
Prix spécial aux écoles à partir de dix exemplaires. Frais de port en sus : 10 %.
Adresser toutes commandes à :
M. SEITE, Ecole Ste-Barbe, Roscoff (Finist.) C. C. 417-04 Rennes.



Bleuniou Nevez

Sous ce titre : Bleuniou Nevez (fleurs nouvelles) ; Olole annoncera les naissances des petits frères et petites sœurs qui viendront mettre de la joie dans nos foyers bretons.

Gwenael et José Le Goff de Landrevarez, ont la joie d'annoncer à Olole la naissance de leur petit frère Roman.
Dodig, Erwan, Jean-Mark et Mariannig Le Berre, de Quimper, ont été heureux d'accueillir un nouveau petit frère : Mikael.
Gwenola Caoussin, de Landerneau, est toute joyeuse de vous dire la naissance de sa petite sœur Rozeun-Mel.
Beunoù Doue ha Sant Breiz, levez, vee'ed hag euredus d'ar vretaned bihan se !
Bénédiction de Dieu et des Saints de Bretagne, joie, santé et bonheur à ces futurs Olole.

Ombromanie



Mon Dieu ! quelle horreur ! que vous dire en voyant cette tête... plutôt hideuse. En bien, l'aspect d'une figure ombromane, comme dans les photos qui ont été très exposées au soleil.
Prenez un crayon bien noir, retirez les parties de la tête qui ont des petites croix et vous verrez l'horreur devenir tout simplement une figure très ombromane.

S. P.

NOS NOUVELLES RUBRIQUES

Bienôt : le Bricolage, la Broderie, le Théâtre, les danses bretonnes, l'Art breton, etc.

Petits Bretons, si vous allez au Musée de Nantes, vous irez vous incliner respectueusement devant le Cœur d'Anne de Bretagne.

Dans « un petit vaisseau de fin or repose le plus grand cœur qu'une dame eût au Monde : Anne, Duchesse des Bretons et deux fois Reine de France, Royale et Souveraine ! »



PROLOGUE
LE BAPTEME D'ENORA

Le LAZARUS
 Sous un nuage de tulle rose, dans
 les profondeurs d'un chariot à laqué
 de rose, dort Penhezinho. Penchés
 vers le poupon, le marquis et la
 marquise se regardent sans
 parler. Si longtemps ils ont désiré
 de posséder ce petit enfant dont,
 aujourd'hui, ils remercient le ciel.
 — C'est un garçon, murmure Madame
 Anne ! Les dix années qui viennent
 de s'écouler ont en effet vu, à quatre
 reprises, apparaître l'ange Gabriel,
 sous la forme d'un ange, aussitôt
 envolés, laissant en deuil le cœur
 des infortunés parents. Mais Enora,
 que l'entourage de sa fille (sa fille
 est son héritière) est un vicou-
 reux bébé. Dès son baptême, recevant
 le sel sur sa petite langue, elle
 a fait dire au commandant de
 Penhezinho, le baron commandant de

Quand on crie comme ça, c'est qu'on a les poumons solides !

De son côté, ce même jour, la nourrice triomphante, traitée par le maître de la villa à la réflexion, se dit : « Vivra-t-elle la réflexion de la vieille mendicante, au seuil de l'église : < Ce « babig » est trop poli pour vivre ! »

Ce fut un joyeux baptême que celui de Penhezinho, dans la chapelle de la villa, qui ne dépend pas Lostan-Coat. Portée dans les bras de sa nounou, Marivon, en somptueux costume fousmantals, l'héroïne de ce jour était escortée d'une pléiade de cousins et cousines. Tous les deux, ils se mirent à rire, au voir de ne pas manquer de comparses de leur...

Durant la cérémonie, la grande cousine, Armelle de Lendu, s'était

acquiescée, avec gravité, de ses fonctions de marraine. D'une voix ferme, elle avait récité le « Credo », aux côtés de son « compère », le vieil officier de 1870, dans les bras de qui la nounou avait déposé la nouvelle baptisée. Tout ému de sentir, en ses mains, le léger fardeau, autrement lourd, songeait-il, quelquefois sa bonne épée... M. de Kéraz s'est avancé, l'écouter patiemment, la Vierge. Plus attentif encore, il s'est appliqué à approcher du bois sacré, les lèvres de sa filleule.

A cet instant, sous la tribune, le grincement significatif des cordes avait donné le branle au carillon annonçant aux alentours la joie des chatehains de Lost-an-Coat, aussi celle de tout le petit pays dont ils sont la providence. Et voici que la place de l'église s'était couverte d'un véritable essaim d'enfants venus à la

conquête des sous et des dragées que parrain et marraine lançaient à pleines mains dans toutes les directions. Tandis que se multipliaient les cris de joie, sans préjudice de quelques plaies et bosses, M. de Kerlaz et Armelle remettaient, discrètement, une large aumône aux « chers pauvres » assis de chaque côté du maître sur les bords de pierre de-

Chapitre Premier
AUX PIEDS DE LA GRAND'MERE
SAINTE ANNE

Lost-an-Coat, à six kilomètres de Pen-Steir, la jolie petite ville reposant entre sa rivière et ses collines, échu en partage, à la mort de ses parents, au marquis de Lendu, père d'Enora. Aîné de ses frères et sœurs,

le marquis continue à accueillir, dans le berceau de la famille, aux vacances, ses cadets et leurs enfants. C'est pourquoi, chaque année, il demeure ancestrale s'égayé de nombreux et joyeux compagnons. Le marquis est la petite reine, une petite reine de cinq années bientôt. Pour elle, l'été-an-Coat représente le pays idéal. Elle y rêve, durant les longs mois d'hiver passés dans le somptueux hôtel de Pen-Steir.

— Comme je voudrais, soupire-t-elle alors, que ce soient toujours les vacances. Et puis, aux vacances, on ne travaille pas, on joue...

— Petite paresseuse ! réprimanda la maman, on ne peut toujours jouer, même quand on est enfant. Il faut aussi travailler. C'est même surtout par le travail que nous plaisons au Bon Dieu et que nous gagnons le Ciel.

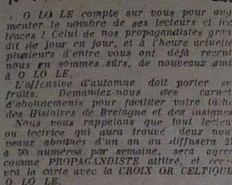
— C'est vrai, reprenait l'enfant avec élan, pour plaire au Bon Dieu je m'appliquerai toujours à ma page d'écriture que je n'aime pas.

Cette spontanéité du caractère de leur fille ravissait les parents d'Enora. C'est d'elle qu'ils s'entretiennent, ce soir, où, après l'orage de la jour née, il fait si bon arperner les allées

— Ne trouvez-vous pas, Hervé, questionne Mme de Lendu, que malgré ses défauts, car elle est volontiers paresseuse, vite, emportée, facilement gourmande, notre Enora est douée d'une charmante nature ? Sa petite intelligence s'ouvre à tout ce qui est bon. J'en remercie Dieu et moi-même. Un autre est bon d'instinct.

— De conduire notre chérie à Ste-Anne d'Auray, avant qu'elle n'ait at-

— Non, pas ! Mais je ne me suis point aperçu de la fuite du temps. Nous sommes si heureux !
(à lui-même).



RADIO O LO LÈ

Nous nous étions fait part, dans notre dernier numéro, « aux Radios O 10 le 1^{er} », du rapport que nous « j'allais déjà dire » à « l'Académie » par « l'écoute », qui ne sonne pas au courant, qu'« O10 forme le projet d'obtenir un quart d'heure radiophonique consacré aux petits Bretons, et qui comporterait un programme attrayant et silencieux ». Du silence, par exemple, qui n'est que ce qui serait intéressant, n'est-ce pas ?

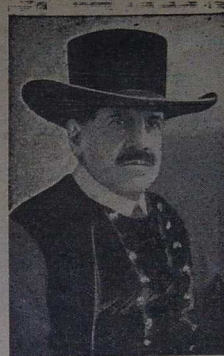
Pour que ce projet se réalise, nous irions tous nos locuteurs et lectrices du faire part de leur désir d'avoir une Radio O10 à M. le Directeur de Radio-France-Bretagne, Rennes.

Eh bien, vous entendrez votre poste lancer une O10 sonore aux quatre coins du Monde...

LE MICRO DU VALLON



Yvon voudrait bien lire O LO LE. Pour y parvenir il doit suivre un itinéraire composé de lettres, mais il faut que ces lettres réunies forment une devise bien connue des lecteurs et lectrices d'Olole !



M. LEON LE BERRE, le barde Abalor, président de notre Comité de rédaction.



C'EST LA RENTREE !

Après deux mois de séparation,
quel bonheur de retrouver tous ses
amis !

Dans la cour de récréation, on court, on rit. On se bouscule. Des groupes se forment ; on parle d'O LO LE ;

Tu as vu mon dessin dans la page des vacances ? Et puis, te saisis, j'ai eu 10 francs de récompense.

— Oh ! moi, j'ai failli gagner à la Loterie d'O LO LE, à ûn chiffré près, ça y était...

Mais voilà que le maître donne le signal. Il faut se mettre en rangs, entrer en classe, reprendre l'habitude du silence et du travail...

Eh, bien non, cela ne doit pas être difficile car O LO LE sera là pour nous aider.

Chaque semaine il viendra nous rappeler que nous appartenons à cette vieille race bretonne chrétienne et vaillante qui a déjà produit tant de héros et tant de saints.

Encouragés par les exemples de nos grands ancêtres bretons, nous nous efforcerons d'être de bons écoliers en nous disant : « Noblesse oblige ! »

Vive donc notre cher O LO LE
qui a su faire vibrer nos jeunes
cœurs à l'idéal « DOUE HA
BREIZ » ; et vive cette année sco-

laire qui va nous donner l'occasion de devenir plus savants et plus pieux pour que, grâce à nous, notre Bretagne soit toujours plus belle et plus chrétienne !



— Je parie que tu ne connais pas le principal usage de la laine ?
— Si, c'est de tenir chaud aux petits moutons.



Un garçonnet, l'air martial, surgit en chantant :

waradok paotred vat Breiz-Izel !
(En avant, les gars de Bretagne !)

Gaoude... sont galvanisés. Dan



— Ne pleure pas mon enfant ! Ton par-
rain, cet intrépide Breton et fervent chré-
tien, est allé au Ciel !

LEUL DE CADOUAL

LA ROSE BLANCHE

Dans le parc du château de Keraoul, deux enfants jouaient : la fillette portait des fleurs dans sa jupe relevée d'une main, tandis que de l'autre elle tenait les cornes d'une chèvre qui regimbait et faisait mine de donner de la tête contre une grappe de raisins que le petit garçon lui présentait en l'agacant.

Le comte et la comtesse souriaient à ce tableau : « Dieu nous a combiés, dit-il », « Nous sommes trop heureux, répondit-elle. »

C'était par une douce soirée de 1770...

Vingt ans se sont écoulés ! Un vent de terreur souffle sur la terre d'Arvor, la Révolution française fait connaître à notre pays des jours sombres et endeuillés.

En cette soirée de juin 1795 deux femmes veillent dans la grande salle du manoir : la comtesse de Keraoul est veuve depuis plusieurs années, et sa fille, Rozenn, est maintenant une gracieuse jeune fille de vingt-deux ans... Tandis que sa mère dit son chapelet, Rozenn est penchée sur un gilet qu'elle destine à son frère !

— Ma pauvre enfant, je crains bien que Hoël ne le porte jamais, hélas ! Depuis si longtemps nous sommes sans nouvelles de lui, Dieu seul sait s'il vit encore.

Soudain la cloche d'entrée du manoir retentit...

— Qui donc peut venir à cette heure, se demande Mme de Keraoul.

— Pourvu que ce ne soit pas une patrouille de Bleus, pense Rozenn.

Un domestique entre l'air bouleversé :



— Un étranger d'allure bizarre est là qui demande l'hospitalité pour la nuit... Madame, il serait, je crois prudent de se méfier !

A ce moment, un éclair, suivi d'un violent coup de tonnerre illumine la salle.

— On ne peut laisser un chrétien dehors par ce temps. Quoi qu'il arrive, Dieu est témoin de notre charité, dit la comtesse.

On fit donc entrer l'inconnu, drapé dans un grand manteau sombre. Un large chapeau empêchait de voir son visage. Ami ou ennemi ? se demandaient les deux femmes angoissées.

Mais, lorsque le domestique se fut retiré, l'étranger enleva son chapeau pour découvrir un visage jeune encadré de cheveux blonds semblables à ceux de Rozenn.

— Hoël ! s'écrièrent ensemble la mère et la fille.

— C'est Dieu qui t'envoie, murmure la mère, la voix coupée par l'émotion.

Hoël alors leur raconta son odyssee depuis le jour où il avait dû quitter le manoir ancestral pour échapper aux Bleus. Ils causèrent fort tard dans la nuit, puis Mme de Keraoul conduisit son fils dans sa chambre.

Rozenn allait aussi se retirer lorsque Gab, le vieux domestique de confiance, lui fit signe qu'il voulait lui parler. S'assurant que la comtesse et Hoël ne pouvaient l'entendre, il dit avec émotion :

— Si vous sachiez, Mademoiselle Rozenn ! Monsieur Hoël est ve-

nu vous voir... pour la dernière fois.

— Que voulez-vous dire ?

— Soyez courageuse. Demain matin il doit... mourir...

Et le vieux domestique, en pleurant, raconta qu'une armée d'émigrés, et parmi eux Hoël de Keraoul venait de débarquer à Quiberon pour tenter un grand coup contre le nouveau régime, mais, par suite de circonstances malheureuses et de trahisons, elle a été faite prisonnière et presque tous ses membres condamnés à mort. On avait seulement permis à quelques-uns, habitant les environs, dont Hoël de Keraoul, de revoir une dernière fois les leurs, à la condition, toutefois, qu'ils donnent leur parole d'honneur d'être de retour à Vannes le lendemain matin. Et c'était pour cette ultime visite que Hoël était là.

— Il m'a prié, conclut le vieux Gab, de le réveiller demain matin à cinq heures et de l'attendre près de la porte du souterrain avec ma voiture. Mais je jure de ne pas lui obéir, car je ne veux pas conduire à la mort le dernier des Keraoul.

Rozenn avait écouté sans prononcer une parole. Seul son visage reflétait son atroce angoisse.

— Pauvre Gab, dit-elle, une parole donnée est sacrée ! Ce sera moi qui réveillerai mon frère demain à cinq heures ! Vous l'attendrez une demi-heure plus tard à la porte du souterrain.

Puis, quittant le dévoué serviteur, elle alla se recueillir dans la petite chapelle du manoir qui depuis les Croisades avait reçu les prières des Keraoul.

Là, elle donna libre cours à sa douleur et quand elle se releva elle parut calme et une résolution farouche se lisait dans son regard si doux d'ordinaire. Avant de quitter le sanctuaire elle fit cette ultime prière : « Mon Dieu et vous mes vaillants ancêtres, donnez-moi la force nécessaire pour que vive le dernier des Keraoul ! »

(La fin au prochain numéro).